

Égyptiens, Mésopotamiens, Chinois de l'Antiquité se réfèrent à un passé impérial, constitué par la succession des règnes, l'accumulation évidente des vestiges et la continuité des traditions écrites. Des millénaires durant, les scribes ont pu déchiffrer les textes de leurs plus lointains prédécesseurs, ils ont pu garder avec les monuments des civilisations du passé un contact direct qui leur permettait de faire parler les choses, d'interpréter la fonction des monuments et d'en établir avec plus ou moins de sûreté la date de fondation. La pratique de l'écriture, transmise d'une génération à l'autre, est la marque de cette relation à l'Antiquité. Elle rend possible la constitution d'un savoir antiquaire qui est une nécessité dans le désir d'autopromotion, de justification et de permanence des pouvoirs. Les souverains proclament la stabilité de leur règne, la puissance de leurs armées, la connivence établie entre eux et leurs dieux. Ce faisant, ils s'adressent autant au présent qu'au futur car ils savent que, si imposants que soient leurs monuments, si vastes leurs palais, si solides leurs fortifications, un jour viendra où d'autres les occuperont, les réaménageront, voire les détruiront. Ils le savent d'autant

mieux qu'ils ont procédé à des degrés divers de la même manière avec leurs prédécesseurs. Puisqu'ils ne peuvent se prémunir complètement d'une telle issue, il leur convient de négocier la trace qu'ils laisseront à leurs successeurs. Construire des monuments gigantesques, les parer avec les matériaux les plus raffinés n'est pas suffisant. Pour plus de sûreté il importe de frapper les imaginations : la pyramide, le « palais sans rival », la « grande muraille » sont chacun dans leur genre des constructions si imposantes qu'elles valent autant par l'ombre qu'elles produisent (au sens que Borges donne à ce mot dans « La Muraille et les Livres ») que par leurs qualités proprement architecturales. Ce type d'architecture a quelque chose de démesuré qui dépasse sa fin propre, il incarne une sorte de transgression qui constitue un outil de propagande autant qu'un instrument de mémoire.

Le gigantisme, l'excellence et la démesure sont nécessaires à ce genre de projets. Ils ne peuvent, cependant, porter pleinement leur fruit que s'ils sont accompagnés par une mémoire plus exigeante encore, qui est celle de l'écriture. À travers les inscriptions sur les murs, les tablettes ou les vases de bronze, un discours est adressé aux siècles futurs car les souverains, leurs architectes

et leurs artisans font encore plus confiance à la pérennité des écritures qu'à la solidité des murs qu'ils édifient. Les tablettes de brique crue des Mésopotamiens comme les inscriptions gravées sur les vases de bronze de la Chine ancienne, aussi dissemblables soient-elles, sont la preuve d'une volonté de transmettre au fil des générations des messages qui sont une part même de l'essence des monuments. Si les inscriptions sont perdues, si personne n'est plus capable de les déchiffrer, les monuments ne sont plus des ruines, ils deviennent au sens de Benjamin Péret des « ruines de ruines¹ », c'est-à-dire des objets dont on ne sait ni interpréter la fonction ni l'âge. Ils témoignent dans l'espace d'une grandeur passée qu'il est impossible de comprendre. De ce point de vue il faut sans doute distinguer deux types de culture. Celles qui postulent une communication entre les générations dont l'écriture est le *MEDIUM*, et celles qui ne peuvent compter qu'avec la transmission orale. Les grands empires de l'Orient ancien relèvent de la première modalité, les civilisations protohistoriques de l'Europe de la seconde.

¹ Benjamin Péret, « Ruines, ruine des ruines » [1939], 1995.